

Paroles inaugurales Lors de la Réunion d'intellectuels nord-américains et latino-américains, à Mexico, en septembre 1982

Julio Cortázar

Volume 25, numéro 4 (148), août 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30509ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cortázar, J. (1983). Paroles inaugurales : lors de la Réunion d'intellectuels nord-américains et latino-américains, à Mexico, en septembre 1982. *Liberté*, 25(4), 2–10.

JULIO CORTÁZAR

PAROLES INAUGURALES

**lors de la Réunion d'intellectuels
nord-américains et latino-américains,
à Mexico, en septembre 1982**

Les inaugurations, je ne sais pourquoi, présentent toujours un air de gravité, une solennité qui jamais ne m'ont plu. Après tout, inaugurer quoi que ce soit, c'est le tirer du néant pour le lancer à la vie, et ce serait l'occasion de se rappeler que les pédiatres modernes nous ont appris que l'éclairage traditionnel n'est pas à recommander, pour la raison qu'il est injuste d'accueillir le bébé par une volée afin qu'il pleure et s'emplisse ainsi les poumons. Vous conviendrez tous qu'il est des inaugurations si graves, si solennelles, et quasi menaçantes, qu'elles constituent une sorte de volée mentale pour le bébé jeté à la vie d'un congrès, d'un colloque ou d'une rencontre semblables à ce que je suis en train d'inaugurer de la façon que je laisse à chacun le soin d'apprécier. Résolument je m'aligne sur les pédiatres modernes, et cela malgré le peu de goût que j'ai à m'aligner, parce que j'estime que notre bébé collectif doit naître avec le sourire et savourer dès le premier instant le plaisir d'être en vie. Cela n'ôte rien à la gravité, à la responsabilité qu'il devra faire siennes au sortir de ladite inauguration, se découvrant alors homme mûr et fait pour exercer ici sa maturité en la périlleuse arène de la réalité.

«D'accord, pourront me dire mes compagnons du Tribunal, mais cette rencontre, il faut l'inaugurer d'une manière ou d'une autre, et c'est à vous que ça revient.» «Certes, pourrais-je répondre, et la preuve en est que j'inaugure depuis déjà plus de deux minutes.» Ma manière ne sera pas des plus orthodoxes, aussi me paraît-elle une bonne manière dans la mesure où les participants à la présente rencontre appartiennent à une catégorie humaine qui fut et reste ce qu'on peut imaginer de moins orthodoxe, si peu orthodoxe que Platon — rien de moins — commença par en expulser les membres de sa République idéale, et que le Moyen Age les brûla, décapita, emprisonna sous prétexte qu'ils prétendaient, soutenant ainsi des absurdités, que la terre tournait autour du soleil, que le sang circulait dans les veines, ou encore que les dogmes avaient le défaut d'être dogmatiques. Une réunion d'intellectuels toujours m'étonne et m'émerveille: m'apparaît comme une espèce de miracle que les intellectuels aient accepté d'occuper une série de sièges parallèles et de concentrer leurs regards sur une seule personne en train de parler; rien de plus contraire à leurs habitudes naturelles, leur naturel étant de n'avoir pas d'habitudes, ce qui fait qu'on les voit peu en groupe, ce qui peut être mauvais mais d'une certaine façon donna ce que nous nommons la science, la littérature.

Qu'il ne s'en prenne qu'à lui quiconque pense que voilà un genre d'apologie recouverte d'individualisme, d'abord parce que l'individualisme bien compris n'exige aucune apologie, ensuite parce que rien ne peut davantage me réjouir aujourd'hui et prendre tant de sens que de voir assemblés intellectuels nord-américains et latino-américains. Qu'ils aient accepté de se rencontrer, qu'ils aient répondu à l'appel de notre Tribunal, permet d'entamer un dialogue plus que jamais nécessaire dans l'actuelle conjoncture géopolitique de ce continent. Si notre dialogue parvient à éviter toute rhétorique, si accords et désaccords résultent de regarder en face la réalité

plutôt que de l'envelopper dans les sacs de plastique des phrases toutes faites, des formules stéréotypées, des préjugés, je crois que tous nous retrouverons nos vies et activités personnelles avec quelque chose que jamais ne saurait offrir le pur individualisme, à savoir: la conscience d'une appartenance, d'une responsabilité collective; et aussi solitaire et spécialisé que puisse être notre travail intellectuel, l'expérience vécue en cette rencontre sera en chacun, dès maintenant, une des forces opérantes, une pulsion qui le déterminera toujours davantage dans le procès historique de nos peuples.

Aussi faut-il parler franchement. Et parler de réunion, certes, mais sans omettre — au contraire y faisant face — qu'il s'agit de la réunion de *deux* groupes d'intellectuels venus de *deux* régions, l'une correspondant à un seul pays et l'autre à vingt pays, et que les deux régions s'affrontent depuis des décennies sur le plan politique, économique et culturel; et quant à ce dernier point, dans la mesure où le culturel devient instrument politique et économique tant pour les bonnes que pour les mauvaises causes.

Nous avons en cette rencontre un immense avantage initial, puisque nul d'entre nous ne se sent impliqué dans les troubles mécanismes de ces mauvaises causes, qu'il s'agisse de ce qu'on nomme traditionnellement l'impérialisme nord-américain ou bien du sinistre réseau de complicités par quoi tant de pays et régimes latino-américains se vendent et trahissent les peuples contre les trente deniers du pouvoir et des privilèges économiques. Cet avantage nous autorise à nous sentir proches malgré les partielles différences qui se feront jour et qui seront le levain de nos discussions. Nous ne sommes ni aux Nations Unies ni au Conseil de sécurité; nous n'avons pas ici à surveiller nos paroles ni à leur en substituer d'autres, diplomatiquement. Notre liberté intellectuelle, notre droit à la discussion ouverte demeurent plus théoriques, plus abstraits qu'ils ne se

rèvelent opérants ou efficaces. Devant la machine du pouvoir et de l'argent, devant la volonté de domination et d'hégémonie, les intellectuels ne peuvent qu'élever la voix: de la rue, de la solitude de leurs livres et de leurs tribunes minoritaires. Il en est peu qui aient des responsabilités gouvernementales, peu qui soient écoutés à l'heure des décisions et des stratégies; Platon nous expulsa du système, de tout système, et nous ne sommes pas encore parvenus à y rentrer. Si je dis «encore», c'est parce que je ne crois pas impossible qu'une bonne fois nous ne puissions nous retrouver à Washington, Buenos Aires, Asunción, ou Santiago, pour ne citer que quatre citadelles particulièrement menaçantes; tout compte fait, le cheval de Troie est une invention d'Homère, non d'Hector ou Achille. Alors pourquoi ne pas considérer cette réunion comme une des étapes susceptibles de nous porter à franchir les murailles qui nous séparent des supposés faiseurs de l'histoire, faiseurs qui tant de fois la faussent, la déforment, la font rétrograder vers une barbarie technologique derrière quoi il est aisé d'entrevoir le retour à la hache de pierre, à la caverne, aux hordes sauvages, à la loi du talion?

Assez d'éloquence, cette fausse alliée en tant de congrès et réunions *pleins de bruit et de fureur*, etc. Disons le plus simplement possible que cette rencontre insolite, et pour cela même admirable, d'intellectuels nord-américains et latino-américains, devrait se fonder sur quelques évidences trop souvent insuffisamment évidentes. Exemple: tout bon dialogue devrait s'établir sur une certaine parité culturelle, sur une connaissance réciproque de la part des protagonistes. Et sur ce terrain je pense que nos amis nord-américains reconnaîtront que la parité n'existe pas, ou n'existe que sur un plan individuel. Il est clair que les intellectuels latino-américains connaissent infiniment mieux le panorama culturel des Etats-Unis que n'est connu le leur des Nord-Américains. En toute justice, nous échoit le travail le plus facile: soit de connaître, et d'embrasser sans trop d'effort, pour un seul pays,

une continuité littéraire et culturelle, quand il est demandé au Nord-Américain d'assimiler des cultures aussi nettement différenciées que celles du Mexique, du Pérou, de Cuba ou d'Argentine.

En second lieu, la rapide avance prise par les Etats-Unis au siècle passé, tant dans le domaine culturel que dans celui des moyens de communication, imprégna profondément les intellectuels latino-américains, lesquels traduisirent et propagèrent l'œuvre de presque tous les écrivains importants de ce pays, depuis Emerson et William James jusqu'à Edgar Allan Poe, Hawthorne, Melville, Walt Whitman, Mark Twain et tant d'autres, et plus près de nous quasiment se gavèrent des écrivains de la taille de Hemingway, Faulkner et Scott Fitzgerald, sans parler de cette littérature indirecte que propose le cinéma nord-américain, non plus que de sa meilleure musique, le jazz.

Face à une telle irradiation culturelle qui, en une première étape et d'un point de vue géopolitique, n'eut rien de condamnable pour n'être que l'inévitable rayonnement d'un pays hautement cultivé, la réplique latino-américaine ne pouvait que se révéler plus faible. Notons qu'un pré-impérialisme ne tarda pas à tendre ses filets du nord vers le sud par le biais de la langue. Pour des raisons de prestige, d'ambition économique, d'avance technique, et aussi d'admiration littéraire, l'anglais est devenu la seconde langue des élites latino-américaines, éloignant peu à peu le français; l'image culturelle des Etats-Unis est ainsi entrée dans les classes favorisées de l'Amérique latine. Il va sans dire que notre présence culturelle est beaucoup plus faible aux Etats-Unis, et ce n'est que dans les dernières décennies que le public nord-américain a commencé à s'intéresser à quelques-uns de nos écrivains, pour la plupart traduits en anglais, même si l'espagnol est aux Etats-Unis de plus en plus étudié et parlé. A quoi aboutit ce déséquilibre? A ce que, en une telle réunion, par exemple, et en marge de cas individuels, nous, Latino-Américains, avons

du champ culturel des Etats-Unis une vue bien plus ample que les Nord-Américains n'ont du nôtre.

Pareil état de fait peu entraver notre dialogue, la littérature au cours de ce second demi-siècle s'étant identifiée toujours davantage à la réalité historique et politique de nos peuples, spécialement en Amérique latine. Notre littérature de fiction, laquelle, à la différence de la nord-américaine, est un tremplin pour projeter au premier plan une réalité en rien fictive, est aujourd'hui le miroir le plus net et fidèle de la rude et longue lutte que livrent les peuples latino-américains pour s'approfondir en leur identité, pour découvrir leurs authentiques racines, afin de mieux appuyer leurs pieds sur la terre au moment de produire ce saut en avant qu'est la conquête ou la reconquête de leur souveraineté, de leur autodétermination. Nos amis nord-américains assurément s'en rendront compte ici même dès que débutera le dialogue; leurs interlocuteurs feront de fréquentes références à notre littérature, qui est pour nous une des meilleures armes en cette bataille contre ce que certains nomment encore le rêve nord-américain, et qu'il vaudrait mieux qualifier de cauchemar nord-américain; contre les tentatives d'asservissement culturel à base de propagande et de déculturation; contre l'insidieuse vampirisation connue sous l'appellation de *drainage des cerveaux* qui nous prive de ressources mentales inappréciables, simplement parce que nous ne pouvons rivaliser ni sur le plan des offres ni sur celui des tentations.

Mais si notre dialogue se heurte au début à l'évident déséquilibre informatif que j'ai tenté de présenter, je pense que nous sommes tous ici précisément pour emplir les vides et nous communiquer ce qui nous manque. Et en ce sens je voudrais dire aux intellectuels latino-américains, comme j'ai commencé à me le dire à moi-même au long des années, que rien ne saurait être si néfaste que de nous sentir en état d'infériorité parce que nos travaux littéraires et extralittéraires sont moins connus et répandus que

ceux des écrivains des Etats-Unis. Un de nos pires défauts est de répondre à toute insuffisance par un faux complexe de supériorité; de nous sentir offensés de n'être pas suffisamment connus à l'étranger. Quand en Europe, où il m'est donné de vivre, j'entends quelque Latino-Américain s'indigner de ce que Français ou Allemands ignorent l'existence d'un grand nombre de nos réalités culturelles ou politiques, je me contente de lui dire que certes l'indignation est bonne, mais que meilleur serait qu'il se dédiât à diffuser une information dont l'absence lui est une offense. Nous entretenons une triste tradition, que j'appellerais *jérémiades de café*: elles n'ont jamais servi à rien, pas même à nous donner bonne conscience. Ici et maintenant nous est offerte l'extraordinaire possibilité de montrer ce que nous sommes et comment nous sommes, tout en recevant ce que nous diront nos homologues du nord. Pour cela — déjà me réjouissant de savoir que dans quelques minutes je serai en bas de cette tribune où je me sens si seul — nous avons devant nous les rencontres personnelles, le salon de l'hôtel, les moments choisis où nos amphitryons mexicains excellent à choquer les verres; et la belle possibilité de nous asseoir auprès d'un collègue nord-américain, et pour demander et pour répondre, pour incorporer au thème officiel ce que jamais de tels thèmes ne parviennent à posséder: le sourire complice, la cigarette cordiale, la balade par les rues, la palabre spontanée, aquarium toujours plein de mentales étoiles de mer, de poissons insolites. Ainsi, à parler entre amis, est née une bonne part de l'histoire du monde; les tribunes s'offrent comme tremplins, mais c'est dans l'eau de la piscine que les forces se mesurent, là que plus ou moins tôt se touche le but, là que se connaît réellement la vérité.

Pendant que je prononce ces paroles qui se veulent de bienvenue et tentent de définir les circonstances de cette rencontre, aussi bien en Amérique centrale qu'aux Caraïbes on s'attend de jour en jour à la brutale mise à exécution des menaces et bravades

que l'administration Reagan multiplie contre Cuba et le Nicaragua en même temps qu'elle fournit crédits, armes, aide technique aux gouvernements oppresseurs du Salvador et du Guatemala, qu'elle fait pression sur ceux du Honduras et de Costa Rica, sans mentionner le Panama, afin de fermer inexorablement les tenailles sur des peuples décidés à mourir plutôt qu'à renoncer à leur liberté et souveraineté. Ces dernières semaines, l'escalade est entrée dans une phase pratiquement opérative par ce qu'on nomme l'*amendement Symms*, lequel autorise le président nord-américain à expédier des troupes en Amérique centrale et aux Caraïbes s'il le juge opportun, et ce qui n'est pour l'heure que simples manœuvres militaires au Honduras peut à tout moment se changer en action directe contre le Nicaragua. Il n'est pas besoin d'un grand sens de l'humour pour ironiser sur «amendement», mot qui tant en anglais qu'en espagnol signale une amélioration, un perfectionnement, quand il indique ici exactement le contraire; et il n'est pas demandé non plus d'être un Von Clausewitz pour savoir que si le gouvernement des Etats-Unis met en pratique un tel amendement, il en résultera pour eux un nouveau Viet-nam, et pour l'Amérique centrale et les Caraïbes: le feu, l'horreur, l'enfer prolongé d'une bataille d'armes inégales mais habitée de l'inébranlable décision qui toujours lèvera David contre Goliath.

Nous n'avons pas à expliquer ces choses aux Nord-Américains ici présents; s'ils ne les comprendraient aussi bien que nous, je suis sûr qu'ils ne seraient pas venus à la rencontre. Néanmoins, il est clair que cette situation pèsera à tout moment sur notre dialogue et que nous avons tous le devoir d'y faire front et d'y répondre avec les armes qui sont les nôtres. Si ces armes sont la pensée libre, la parole qui en émane, l'écriture qui la réfléchit, leur efficacité se trouve moins en elles-mêmes que dans leur utilisation pratique, soit les faire connaître hors de cette rencontre, qui, comme toute rencontre, a les limites d'un champ clos. Si chacun de nous, de retour à son

orbite publique et privée, à sa ville, à son université, à son prochain article, à son prochain livre, se fait le porte-voix de ce qui s'est traité ici, notre réunion aura ce que les scolastiques nommèrent *logos spermaticque*, raison et pensée dispersant leur semence le plus loin possible pour qu'elle donne fruit en la conscience des peuples. Et c'est avec ce désir et cet espoir que j'ai le plaisir infini de laisser en arrière l'inauguration de notre rencontre pour trouver quelque siège où mon plaisir sera plus infini encore à vous écouter parler. Merci.